

Leïla et ses frères

de Saeed Roustaei
avec Taraneh Alidoosti, Navid Mohammadzadeh, Payman
Maadi
Iran - 2h40 - Sortie nationale le 24 août 2022

JEU 10/11/2022 18h30

DIM 13/11/2022 19h00

LUN 14/11/2022 14h00



Saeed Roustaei se forme en réalisation à la Soureh Film University de Téhéran. Une fois son diplôme en poche, il met en scène trois courts métrages et un documentaire remarqué, couronné de plus d'une centaine de prix.

Son premier long métrage, *Life And A Day* (2016) reçoit les neuf principaux prix du Festival International du Film de Fajr, le plus important festival iranien, ainsi que les prix majeurs de l'Annual Iranian Film Awards et de l'Annual Iranian Film Critics Award. Il est par ailleurs montré dans d'autres festivals internationaux.

Son deuxième long, *La Loi de Téhéran*, est une plongée choc et réaliste au sein du trafic de crack en Iran. Là encore, les distinctions abondent : sélection à Venise, Grand Prix et Prix de la Critique au Festival International du Film Policier de Reims et sélection pour concourir au César du Meilleur Film Etranger.

Leïla et ses frères, sélectionné en compétition à Cannes, est son troisième long métrage.

Avec *La loi de Téhéran*, qui avait marqué l'été 2021, Saeed Roustaei s'était révélé aux yeux du monde entier, suscitant ainsi de grandes attentes quant à la suite de sa carrière. Un an plus tard, il confirme tout le bien que l'on pensait de lui avec *Leïla et ses frères*, fresque familiale aussi ample et captivante que son opus précédent. Présenté au dernier festival de Cannes, le film a été injustement oublié (...) Car le cinéma de Roustaei nous offre un regard riche et nuancé sur l'Iran. Le film s'ouvre là où se refermait le précédent, sur une foule en colère qui déborde de chaque côté du cadre, annonçant un nouveau récit au rythme enfiévré. On retrouve les longues scènes de dialogue énergiques et le tempo enlevé qui constituent la marque de fabrique du jeune réalisateur avec toutefois une différence : l'enquête policière laisse place ici au portrait d'une famille pauvre composée de cinq enfants allant de la trentaine à la cinquantaine. Le foyer survit grâce au salaire de Leïla, la seule à avoir un emploi stable, (...) Mais le projet de la jeune femme se heurte aux entraves de ses parents, représentants du poids de la tradition et de tout ce qu'elle contient de réactionnaire. Centrée sur le microcosme de la famille iranienne, synecdoque de la société dans son ensemble, la narration repose donc sur un conflit entre deux générations : celle des aînés, partisans d'un ordre conservateur qui se raccrochent à une vision du monde archaïque pour donner un sens à leur existence misérable, et celle de leurs enfants, qui sentent leur existence leur échapper, sans perspectives d'avenir auxquelles se raccrocher. (...) Sans adhérer au modèle parental, les frères ont quant à eux intégré la nécessaire soumission à tout ordre établi et préfèrent la fuite au bouleversement des structures sociales. « C'est ce qui arrive quand on a été élevé avec des convictions et non avec

de la réflexion. » résume parfaitement Leila. Car ce que dénonce ici Roustae, à travers le portrait de cette famille marquée par le dénuement, c'est la vacuité morale qui menace la population iranienne, la perte de ses idéaux. Si elles s'opposent par ailleurs, ces deux générations poursuivent finalement un même objectif dérisoire qui prend la forme d'un mirage : le prestige social de la tradition et l'appât du gain vendu par le capitalisme. L'influence de la culture états-unienne est identifiée ici comme l'une des causes de cet appauvrissement des valeurs et des rêves de la communauté (...). La largeur de point de vue adopté permet donc la radiographie d'une société iranienne au bord de l'implosion, meurtrie par son conservatisme, la faiblesse de son économie et la puissance de ses adversaires sur la scène internationale.

Mais ce qui intéresse le plus le jeune réalisateur, c'est la manière dont ces modes de pensées et ces phénomènes sociaux, économiques et politiques conditionnent et entravent la destinée de ses personnages. Leila et Alireza n'ont pas pu épouser la personne qu'ils aimaient car ils ne convenaient pas au choix de leurs parents tandis que Manouchehr a dû renoncer à ses études, ce qui l'a conduit à vivre de petites combines. L'auteur de *La Loi de Téhéran* excelle alors dans la mise en



scène de ces vies empêchées à travers notamment l'utilisation des motifs de la porte et du regard. Le plus bel exemple réside sans doute dans cette magnifique scène où les yeux d'Alireza rencontrent, l'espace d'un instant, ceux de son ex-fiancée par le reflet de la porte vitrée, signe que cette histoire d'amour ne pourra jamais se vivre qu'à l'ombre de la réalité. Cette frontière transparente, mais pourtant bien réelle, avec le reste du monde est celle que l'on retrouve à la fin du récit lorsque Manouchehr quitte le pays pour échapper à la prison, laissant ses frères et sœurs pleurer derrière les barrières de la douane ce départ probablement sans lendemain, rare image de cohésion d'une famille liée par la douleur. Enfin, comment ne pas mentionner cette séquence où les quatre frères, assis sur des marches dans la rue, interrompent la dégustation de leur glace pour regarder quatre femmes splendides descendre d'une voiture luxueuse, apparaissant ainsi comme des enfants fascinés par un univers qu'ils ne pourront jamais connaître ? Ce plan les ramène également à leur condition de spectateurs de leur propre existence, spoliés par les mécanismes les plus sectaires. Se dessine en creux une nostalgie de la jeunesse, celle que Leila estime « perdue » pour elle et ses frères, de ce temps où chacun croyait en un semblant de liberté. Alireza résume ce sentiment d'une phrase qui évoque son destin contrarié : « J'ai compris que grandir, c'est peu à peu renoncer à ses désirs. »

Hugo Jordan. Culturopoing.com Extraits

Prochaines séances :

My name is Guilpilil jeudi 10/11, 21h. Charlie's country dimanche 13/11, 11h

Le jour de la bête vendredi 11/11, 19h30